Document généré le 24 avr. 2024 05:06

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

RABASKA
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

C'était hier à Palmarolle
It happened in Palmarolle

Richard Dubé

Volume 18, 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1072906ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1072906ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dubé, R. (2020). C'était hier à Palmarolle. *Rabaska*, *18*, 135–167. https://doi.org/10.7202/1072906ar

Résumé de l'article

Né à Palmarolle, en Abitibi, au milieu du siècle dernier, l'auteur évoque dans un texte intimiste, son village natal, sa géographie physique et humaine. Il rappelle la migration pionnière et la vie intense de la grande famille Dubé dans ce pays de colonisation, d'abord en terre agricole, à Palmarolle, et par la suite, en milieu minier, à Malartic. Il retrace la mémoire de son grand-père, Edgar Dubé, habile menuisier-charpentier, homme secret et discret, un maître-artisan, et esquisse à grands traits l'aventure du clan familial qui a oeuvré dans les domaines de la construction et du bois d'oeuvre. Il s'attarde enfin à son enfance auprès de parents inspirants, ouverts et généreux, de frères et soeurs sensibles et accueillants.

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

C'était hier à Palmarolle

Richard Dubé
Muséologue, ancien directeur des collections
Musée de la civilisation

La recherche ethnologique emprunte parfois des voies insoupçonnées. Au cours des vingt-cinq dernières années, je me suis consacré à approfondir l'histoire des familles au sein de l'Association des Dubé d'Amérique[1] *dont j'assume la présidence depuis sa fondation en 1995. Affiliée à la Fédération des associations de familles du Québec, notre association s'intéresse à la recherche historique et généalogique de ses membres, regroupés sous un même patronyme. Au cours des récentes années, j'ai développé un intérêt pour l'histoire du coin de pays de mes propres origines et je fais, pour les fins de cet article*[2]*, un voyage qui me ramène en Abitibi, à Palmarolle, au temps de ma naissance et de ma petite enfance. J'évoque en première partie les souvenirs de mon village natal et de la vie dans le clan des Dubé. Mon intérêt d'ethnologue et de muséologue pour les documents et objets anciens m'a incité en outre à jeter un regard sur les traces matérielles que grand-père Edgar Dubé a laissées. J'aborde en deuxième partie la « mémoire » de ces objets et je cède à la tentation de l'ethnographe en racontant ici leur histoire. J'explore le langage des objets en recensant ceux que j'ai retrouvés, en décrivant leurs usages et en les inscrivant au catalogue de la mémoire.*

Chacun tisse la trame de son passé en évoquant ses souvenirs. Pour les uns, ce sont des événements qui se sont déroulés depuis le jeune âge ; pour

1. L'Association des Dubé d'Amérique (ADA) est une association de familles qui regroupe les descendants de Mathurin Dubé et de Marie Campion, venus de Vendée (France) au milieu du XVIIe siècle. Ils sont les premiers Dubé d'Amérique et les ancêtres des Dubé du Nouveau Monde. À sa fondation en 1995, plus d'une vingtaine de descendants d'Edgar Dubé ont joint l'association. Membre de la Fédération des associations de familles du Québec, l'ADA regroupe près de 350 adhérents et se consacre à la recherche historique et généalogique. Elle publie trois fois par année, depuis 25 ans, le bulletin d'information *Le Bé*. qui a consacré plusieurs articles à la grande famille Dubé d'Abitibi, rendant compte des métiers et professions, des activités de travail, des fêtes de retrouvailles et des nombreux décès. Richard Dubé est le petit-fils de Marie-Anne Gendron et d'Edgar Dubé.

2. Ce texte constitue la version remaniée et refondue de deux articles parus dans Louisa Nicol, *Souvenirs d'enfance à Palmarolle* (Palmarolle, Édition Galerie Sang-Neuf-Art, 2001, 73 feuillets dans un boîtier-cadre, édition de 75 exemplaires) et dans le bulletin *Le Bé (*n° 73, décembre 2019, p. 3-10).

les autres, ce sont des lieux où ils ont vécu. Pour la grande majorité, ce sont les personnes qui les ont aimés ou entourés, ou avec qui ils ont vécu. Le passé s'incarne dans la géographie des lieux d'appartenance, le fleuve, la rivière ou le lac, la plaine ou la montagne, la campagne ou la ville, le lieu de naissance, la maison natale. Tout concourt à nourrir les souvenirs qui s'enracinent dans le terreau fertile de la sensibilité. La dimension affective embellit les souvenirs. Parfois elle les obscurcit et les couvre à jamais d'ombre. L'attention portée aux autres permet de préciser et de clarifier notre propre regard. De l'enfance à l'âge adulte, il s'imprègne en nous. Qui a dit « on ne se remet pas de son enfance » ? Certains l'affirment, d'autres soutiennent le contraire. À chacun son passé, harmonieux et libérateur, ou lourd à porter et plus difficile à assumer.

« Je crois à la ressemblance inaliénable du cœur avec la terre originelle[3] *», disait Anne Hébert, qui ajoutait qu'il faut parfois quitter son lieu de naissance et de première appartenance afin de mieux le redécouvrir et se l'approprier. Soixante-dix ans déjà ont passé depuis que j'ai quitté Palmarolle. Mon village natal demeure encore aujourd'hui des moments de bonheur, l'univers de ma petite enfance, ma première prise de contact avec le monde, ma terre de prédilection : le lieu privilégié entre tous.*

* * *

Le village de mon enfance (1940-1950)

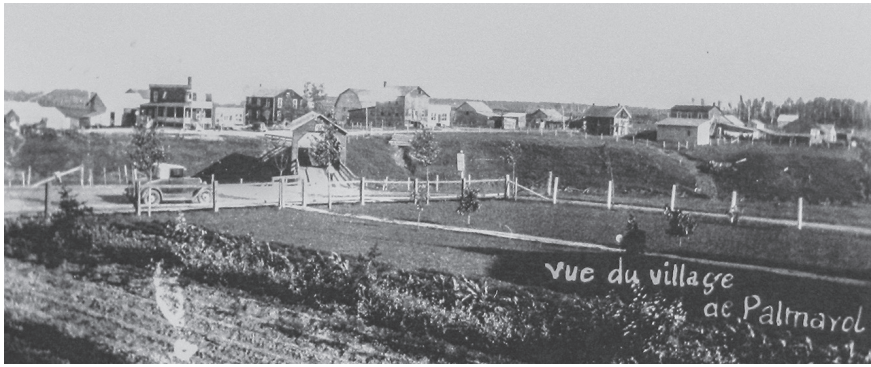
Évoquer le nom de Palmarolle[4], c'est comme « tirer à soi un long courant de mousse, plein de terre et d'odeur[5] ». Les souvenirs remontent à la surface et la scène s'anime. Palmarolle me rappelle la vie heureuse de jeunes enfants aimés et choyés, souvent gâtés par des parents engagés dans la vie sociale et communautaire, une vie trépidante et animée au cœur du village, dans une maison familiale que nous avons toujours connue sous le nom de « Syndicat »[6]. Palmarolle demeure ma référence obligée, le terrain où j'ai

3. Anne Hébert, « Les Étés de Kamouraska… et les hivers de Québec », *Le Devoir,* 28 octobre 1972.

4. Plusieurs toponymes d'Abitibi honorent la mémoire de militaires qui se sont illustrés en Nouvelle-France. Palmarolle rend hommage à Louis-Joseph-François-Antoine-Charles Bertrand, chevalier de Palmarolle, capitaine des grenadiers du régiment de La Sarre pendant la Guerre de Sept ans. Il a mortellement été blessé à la bataille de Sainte-Foy, en 1760. Érigée en municipalité en 1930, Palmarolle est considérée comme l'un des meilleurs territoires agricoles de l'Abitibi. La signification des toponymes abitibiens dans cet article renvoie tous à la même source : Commission de toponymie du Québec, *Noms et lieux du Québec*, Sainte-Foy, Les Publications du Québec,1994, 925 p.

5. Anne Hébert, *op. cit.*

6. Dans le texte, le mot « Syndicat » désigne le magasin général attenant à la résidence. Dans les années 1940, l'enseigne de commerce se lisait : *Syndicat de Palmarolle*. Par extension, les hangars, les remises, les entrepôts, tout comme le magasin et la maison de famille, étaient connus sous ce nom. Aller au Syndicat, c'était se rendre dans un lieu de commerce et d'échange. L'appellation « Syndicat » est un abrégé de « Syndicat coopératif de consommation », un regroupement de membres selon la loi



Le village de Palmarolle à la fin des années 1930
Le pont couvert laisse deviner la rivière Dagenais. Déjà à l'époque, le magasin général, l'hôtel, le Syndicat, la beurrerie, la forge et la menuiserie structurent le village. À l'horizon, les belles terres agricoles.

Le village de Palmarolle à la fin des années 1940
D'un côté, l'école du village, le couvent des sœurs, l'église paroissiale ; de l'autre côté, les commerces et les ateliers des artisans au cœur du village.

---

et la formule des coopératives. Il désigne aussi le lieu des principales activités, le magasin général qui se différenciait des commerces de même catégorie, des institutions privées, en associant des activités connexes liées, entre autres, à la gestion du lait et de la beurrerie, à la vente des grains, des moulées et des animaux de ferme, à l'électrification rurale, à l'installation des trayeuses mécaniques, à la conservation et à la distribution des blocs de glace de réfrigération. Installé au centre du village de plusieurs municipalités de la région, le Syndicat favorisait l'esprit coopératif en pays de colonisation. « Au milieu des années 1940, la formule coopérative en milieu rural a le vent dans les voiles dans les secteurs agricoles, financiers (caisses populaires), forestiers (chantiers coopératifs) et de la consommation. Elle est au cœur d'un idéal, d'un projet de société fortement soutenu par les autorités ecclésiastiques et les élites des paroisses rurales. Dans certaines paroisses abitibiennes, la coopération est au cœur de la vie économique. À Palmarolle, par exemple, on trouve en 1947 une caisse populaire, un gros magasin coopératif, une beurrerie coopérative qui reçoit la production laitière de plusieurs paroisses du sud du lac Abitibi, un syndicat de travail et deux chantiers coopératifs. » (*Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, sous la direction d'Odette Vincent, Québec, IQRC, 1995, p. 274). De 1941 à 1950, Grégoire Dubé, mon père, a été le gérant du Syndicat de Palmarolle.

appris ma première géographie, d'abord celle du village regroupé autour de l'église paroissiale et coupé par la rivière Dagenais[7] qui le serpentait, mais réuni par ce pont couvert qui donnait des sueurs froides à maman qui craignait l'eau et nous prodiguait sans cesse des conseils de prudence quand nous le traversions.

Au loin, à chaque extrémité du village, le paysage s'ouvrait sur la belle campagne environnante. L'apprentissage des premiers chiffres se mêle à ceux que portaient ces rangs devenus familiers par leurs toponymes numérotés : 3 et 4, 6 et 7, 8 et 9. Et des noms de familles résonnent à mes oreilles d'enfant : Aubin, Bédard, Bisier, Fortier, Gobeil, Labonté, Lebel, Mercier, Morissette, Nicol, Richard. J'apprendrai plus tard que ces gens venaient de la Beauce, de Bellechasse, de Champlain, de Dorchester, de l'Islet, de Portneuf, de Montmagny et des Cantons-de-l'Est. La loterie des terres offertes à ceux qui ont gagné l'Abitibi à cette époque leur a donné la chance de défricher et de cultiver de belles terres fertiles à l'est du lac Abitibi, au moment où le *boom* minier transformait une partie de l'Abitibi en une sorte de Far West.

J'ai en mémoire ce plan de mon village, celui du début des années 1940 à 1950. Cette géographie est vivante. Les noms des résidents demeurent rattachés à la maison qu'ils occupaient, au métier qu'ils exerçaient. Chacun des patronymes évoque un souvenir. Dans mes yeux d'enfant, je revois à l'entrée du village, à l'est, du côté de La Sarre[8], le moulin à scie et les belles talles de groseilles, la maison de la cousine maternelle, Ida Morissette, voisine de la résidence des grands-parents devenue le lieu des rencontres de la grande famille Dubé[9] le dimanche après-midi. Les oncles et les tantes et leur

7. La rivière Dagenais prend sa source dans le marais Lefève, serpente dans le village de Palmarolle et coule sur 25 km vers la baie de Palmarolle, dans le lac Abitibi. Elle doit son nom à un prospecteur minier des années 1920 en Abitibi, Joseph-Émile Dagenais. Les Algonquins l'identifient sous l'odonyme Okanesiwi Sibi, *rivière de l'achigan*. Les grands-parents Dubé vivaient sur le bord de la rivière Dagenais. Grand-père avait construit un trottoir en bois menant à la rivière et avait installé un fauteuil fixe au bord de l'eau. Grand-mère aimait jeter sa ligne et taquiner le poisson. Je la revois avec son large chapeau. Une femme fière et libre !

8. La Sarre rappelle le nom d'un régiment qui a servi sous les ordres de Montcalm et qui s'est illustré à la bataille de Carillon. La ville de La Sarre, fondée en 1916, est une des trois premières colonies d'Abitibi. En algonquin, le lieu se nommait d'abord Wabakin, une *montagne de bois dur,* et par la suite, Atikameg Sibi, *poisson blanc*. Ses principales ressources demeurent l'industrie du bois et l'agriculture. La Sarre, un ancien poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, était le centre du district de colonisation.

9. Comment expliquer l'esprit de clan dans la famille d'Edgar Dubé ? Est-ce un réflexe de protection ou de défense pour assurer la sécurité de tout un chacun, ou la reproduction du modèle de vie familiale, ou encore l'attachement aux valeurs traditionnelles ? La question est posée. La réponse varie selon les expériences vécues. Du mariage des grands-parents, en 1906, jusqu'à la mort de grand-mère, en 1959, la famille a vécu dans les mêmes lieux et s'est déplacée en cohorte serrée de Saint-Samuel à Palmarolle et, par la suite, à Malartic. Les grands-parents, leurs enfants et leurs petits-enfants ont vécu à proximité des uns et des autres, au village comme à la ville, sur la même rue, souvent dans des maisons contiguës. Dans les années 1950, ils ont presque tous acheté un chalet au lac Malartic. Il faut dire que les hommes pratiquaient des métiers communs et que la ribambelle d'enfants favorisait l'entraide des

marmaille s'y donnaient rendez-vous. Tous étaient endimanchés et l'heure était aux nouvelles, aux taquineries et au sucre à la crème. Les jeunes mariés rayonnaient de bonheur. Les nouvelles automobiles exprimaient la fierté des aînés et attiraient les regards des plus jeunes. Déjà les effets du *baby-boom* se manifestaient dans une relative aisance matérielle. La misère de la grande dépression s'était atténuée. Les hommes de la famille travaillaient comme menuisiers ou charpentiers, ou comme manœuvres dans les garages ou les moulins à scie. Ce n'était pas l'Abitibi de la misère. C'était l'Abitibi des bâtisseurs[10] et des promesses d'avenir.

Personne dans la grande famille Dubé n'a été cultivateur ou agriculteur. Toutes les familles vivaient au village. C'est à l'occasion de ces rassemblements dominicaux que je me suis intégré au clan dirigé par grand-mère, une véritable matriarche, accueillante et rieuse, soutenue par le silencieux grand-père, habile menuisier-charpentier, à la fois réservé et discret. Et tout à côté, la maison de famille d'Héras Richard, des voisins attentionnés. De l'autre bord de la rue, près d'un boisé, le terrain de balle molle, un coin de jeux où oncle Jules Dubé, clerc de Saint-Viateur[11], regroupait, certains dimanches après-midi d'été, les cousins et cousines pour leur raconter des histoires parfois effrayantes. Il savait faire surgir le loup qui prenait la poudre d'escampette à la vue de sa soutane noire et du tintement du long chapelet suspendu à son ceinturon. Devant la résidence des grands-parents se trouvait la maisonnette de Léontine Bernier et, non loin

familles. Grand-mère fédérait les énergies. Périodiquement, le dimanche, au temps des Fêtes, pendant les vacances d'été, aux vingt-cinquièmes comme aux cinquantièmes anniversaires de mariage, aux funérailles, aux retrouvailles et aux grands rassemblements – à Palmarolle en 1976, à Malartic en 1981 et au Lac-Drolet en 1997 –, la grande famille se retrouvait, se rassemblait. Aujourd'hui encore, alors que les descendants ont quitté l'Abitibi, la solidarité se manifeste à l'occasion des funérailles de cousins ou de cousines qui, pendant l'enfance et l'adolescence, ont vécu une même histoire. Des souvenirs sont restés vivants.

10. L'expression « Abitibi des bâtisseurs » reprend une partie du titre de l'ouvrage, *Abitibi-Témiscamingue, terre de bâtisseurs,* que j'avais publié avec Paul Trépanier en 2005. Les auteurs présentent leur terre natale, à travers son imagerie légendaire, forgée par ses gens et leurs œuvres. La photographie raconte les cent ans d'évolution de ce territoire, depuis l'époque des contrées vierges jusqu'à l'urbanisation fulgurante des années 1950 et les effets catastrophiques de la Révolution tranquille sur le monde rural et ses institutions. Voir Paul Trépanier et Richard Dubé, *Abitibi-Témiscamingue, terre de bâtisseurs,* Éditions GID, 2005, 206 p.

11. Jules Dubé occupe une place à part dans la famille Dubé. À l'été 1940, au début de sa vingtaine, il joint les rangs des clercs de Saint-Viateur. En juin de la même année, le gouvernement canadien avait adopté la conscription qui rendait obligatoire le service militaire par la *Loi sur la mobilisation des ressources nationales*. Jules Dubé a confirmé qu'à cette époque cette mesure l'a encouragé à joindre les rangs de la communauté religieuse où, sa vie durant, il a fait carrière à titre de frère enseignant. Artiste et éducateur, il s'est consacré à la formation des jeunes, à Amos et dans les environs, principalement au Juniorat et à l'École d'agriculture de La Ferme. Jules Dubé aimait la musique, le chant, le dessin, la peinture et le bricolage d'art. C'était un homme aimable, affable et d'une grande habileté manuelle. Il est resté près des siens tout au long de sa vie. Sa présence était recherchée. Plusieurs de ses neveux et nièces ont bénéficié de ses conseils et de son aide. Il était d'abord pédagogue. À sa demande, à son décès, il a rejoint les siens dans le lot familial au cimetière de Malartic.

derrière, le champ des petites fraises. Ah ! les petites fraises des champs : que de souvenirs d'odeur et de liberté. À proximité, la famille nombreuse d'oncle Lucien Dubé et de tante Clara Dallaire habitait un magasin qui nous attirait avec sa vieille pompe à essence et ses larges vitrines.

Sous la bannière de la religion

Puis, dans l'ordre, se succédaient l'école du village, le couvent des sœurs de l'Assomption, l'église, le presbytère et les bâtiments de ferme du curé Halde. À cette époque, la religion imprégnait la vie du village et ses rites scandaient la vie civile. Mais pour un enfant, ces lieux demeuraient des espaces de découvertes, des occasions de sorties. La liturgie proposait des cérémonies où le décor, les vêtements et la musique laissaient de vives impressions. Au sous-sol de l'église, après les vêpres et le salut du Saint-Sacrement, place aux divertissements : les tombolas, les premiers films, une petite opérette et surtout une pièce de théâtre jouée par des professionnels en tournée : *Aurore l'enfant martyre*. Que de larmes pour un enfant devant ces scènes barbares : manger du savon et brûler le visage d'une enfant au fer à repasser ! C'est dans les coulisses qu'on parviendra à me consoler. À la fin de l'été, sous la bannière des fermières, les concours agricoles permettaient d'évaluer les plus beaux produits. Que de fierté et que de rivalité ! Non, ces patates n'ont jamais été lavées, elles ont simplement été essuyées avec minutie et amour. Mais les membres du jury en doutaient : ils ont accordé le premier prix à un autre concurrent.

Et comment évoquer le couvent et l'école dirigée par les religieuses sans rappeler la maîtresse de piano, la *Méthode Rose*[12] et surtout ma première institutrice, sœur Sainte-Fleur-de-Rome. J'ai souvenir des camarades de classe, Guy, Paul, Roch, des jeux scolaires et de l'émulation, des premiers bricolages et du papier à découper. Je revois ces maisonnettes avec toitures en coquilles d'œuf, ce ber miniature assemblé dans une boîte d'allumettes et cette Vierge dessinée à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption en 1950. La cour de récréation de l'école fourmille d'enfants

12. Ernest Van de Velde (1862-1951) est l'auteur de la célèbre *Méthode Rose*, une méthode d'apprentissage du piano pour les enfants qui séduit pour ses références aux répertoires classiques et son évolution pédagogique naturelle. La légendaire *Méthode Rose* s'illustre notamment par un apprentissage très progressif et d'irrésistibles mélodies. L'ouvrage, destiné aux premières années de piano, donne des bases mélodiques, rythmiques et harmoniques. La méthode débute par une pédagogie uniquement en clé de sol pour la main droite, puis uniquement en clé de fa pour la main gauche. J'étais gaucher et, comme cette méthode privilégiait la clé de sol et la main droite, je m'appliquais à inverser l'apprentissage des deux mains. Je garde souvenir de ce manège. Les sœurs de l'Assomption (leur maison-mère était située à Nicolet) ont toujours accordé une attention particulière à l'enseignement des arts et de la musique. À Palmarolle, en Abitibi, dans les années 1940, les religieuses de Nicolet privilégiaient une pédagogie progressive d'enseignement du piano par la *Méthode Rose*, une approche reconnue en France et dans plusieurs pays.

qui s'affairent aux jeux du mouchoir ou du drapeau[13]. La cloche annonce déjà la reprise des classes. C'était hier, au temps des certitudes et de nos premiers pas dans la vie.

De ce côté-ci du pont, tout autour du Syndicat, c'était notre territoire coutumier de première proximité. Au bord de la rivière, à l'entrée près du pont, se trouvaient le magasin de madame Fortin, le bureau de poste, de gros bâtiments et un enclos d'élevage de renards. Des souvenirs de couleurs et d'odeurs. Notre voisin immédiat, Laurent Côté, exploitait un hôtel. À l'arrière du Syndicat, divers bâtiments se succédaient dont un poulailler, celui qui abritera la poulette grise de la célèbre chanson de folklore alors que le loup du jeu traditionnel rôdait dans les bois. Il faut bien localiser ses rêves, vivre ses peurs et parler de ses découvertes ! En face du Syndicat, la maison des Vachon et, au loin, celle de la famille Lebel avec son grand chaudron à brasser le savon du pays et sa voiture d'hiver, recouverte et chauffée, notre premier transport scolaire. Les autres maisons et commerces se succédaient avec ordre : d'un côté, le garage et la résidence des Nicol, la maison et la menuiserie des Bisier ; et, de l'autre, la forge et la maison des Marcoux, l'hôtel des Pelletier et des Gagné-Bellavance, les résidences des Bédard, des Bégin, des Gobeil ; et, à la sortie du village, ces autres Pelletier, une famille qui aimait les arts, le chant et la musique. Un village rassurant dont plusieurs familles étaient apparentées aux Dubé.

Le « Syndicat »

Mais le véritable domaine de l'enfance, c'était le Syndicat et ses dépendances. La première maison à toit pointu s'est agrandie. Nous occupions dorénavant l'étage au-dessus du magasin. Plus qu'une maison familiale, c'était une halte, un lieu de rendez-vous et de passage, une agora, une vraie place publique. Un escalier intérieur liait la résidence au magasin et, le long du couloir du grand appartement, s'alignaient des portes et des portes, celles des chambres à coucher des parents, des enfants, des pensionnaires, des visiteurs, dans un va-et-vient continuel. À l'extrémité, un salon joliment décoré, des tentures de velours brodées, de gros fauteuils profonds et confortables, le piano et un moïse bien installé au milieu de la place. À chaque année, un nouveau

13. Le jeu du drapeau est un jeu d'adresse, de rapidité et de stratégie. Deux équipes de 8 à 10 joueurs s'alignent face à face, à distance de 12 à 15 mètres. L'une joue en défense, l'autre en attaque. Une pièce de tissu est nouée à l'extrémité d'un bâton simplement planté en terre. Voilà le drapeau à déposer à 3 ou 4 mètres de la ligne avant. Les attaquants doivent tenter d'investir la ligne avant sans que les défenseurs les mettent hors service par simple toucher. Dès qu'un attaquant a gagné la ligne avant, il faut qu'il ruse d'adresse, tente de se faire oublier ou de distraire les défenseurs qui surveillent les autres attaquants qui veulent investir la ligne de tête. Le jeu se conclut lorsqu'un attaquant s'élance pour ravir le drapeau en le ramenant dans son camp, à sa ligne de terrain. Aux 5 ou 10 minutes, si les adversaires se neutralisent, les camps changent de position. Ce jeu était courant dans les cours d'école de mon Abitibi natale, à Palmarolle d'abord, puis à Malartic par la suite.

« Le Syndicat » de Palmarolle
Grégoire Dubé pose fièrement devant le magasin général qui jouxte la résidence familiale. Une certaine prospérité se dégage de ces grosses voitures devant ce bel édifice aux corniches décoratives de style Boomtown. C'était au début des années 1940.

bébé. La grande cuisine fait aussi office de salle à manger. Ces deux pièces sont baignées de lumière par les grandes fenêtres qui donnent sur la rue et la cour. De la cuisine, deux portes communiquent avec le dehors, l'une donne sur l'escalier extérieur et l'autre, sur les hangars adjacents qui s'intègrent au véritable complexe commercial du syndicat coopératif. Je revois les cordes de bois, les sacs de farine et de semence, le matériel agricole, l'entrepôt frigorifique où étaient suspendues, bien alignées, les carcasses de porc dans un bâtiment qui servait de glacière, l'enclos pour l'expédition des animaux vivants et la beurrerie coopérative avec ses célèbres barattes, nos premiers manèges plutôt salissants. Un monde à explorer et à découvrir en compagnie des adultes et des clients de la coopérative ! Le rêve à portée de la main !

Un petit domaine, spécialement aménagé et clôturé, nous était réservé. C'était la cour à droite du Syndicat, l'aire de jeux. Les parents avaient fait construire un trottoir de bois pour faciliter nos ballades en petites voitures à pédales, tout comme une balançoire et une petite maison de jeux qui servira un jour de grande cage à lapins.

Le magasin général fourmillait de monde et de produits. Il communiquait avec la caisse populaire. J'ai souvenir des grands comptoirs et des hautes tablettes qui regorgeaient de denrées, spécialement des grosses boîtes de biscuits, des pots de bonbons et des meules de fromage. À l'occasion, nous succombions aux tentations gourmandes. Il faut cependant dire que maman

veillait à nos déplacements alors que papa nous gâtait en cachette. Je me rappelle un temps des Fêtes où je m'étais endormi à l'étage sur une grille favorisant la circulation de la chaleur. Ce soir-là, j'avais découvert les secrets du père Noël et de ses auxiliaires que je reconnaissais. J'ai toujours su que c'était dans un magasin général que loge le père Noël, qu'il aimait la musique, qu'il connaissait beaucoup de monde et qu'il était très familier avec papa.

Une vie de famille

De 1941 à 1950, quatre frères et deux sœurs sont nés à Palmarolle : Gaston et moi-même, chez les grands-parents, au premier Syndicat, Louison, Laurier, Astrid et Jacynthe, au second Syndicat : « les petits gars et les petites filles », comme papa nous appelait, lui qui consacrait tout son temps au travail, tout en étant si présent. Il savait nous parler, raconter des histoires. Il était volubile, enjoué et rieur. Il aimait chanter et jouait de l'accordéon. Il aimait la compagnie et la compagnie l'appréciait. Accueillant comme pas un, il avait le cœur large comme un magasin général. Pour lui, les autres avaient de l'importance. Pour nous, il était papa. Pour les autres, il était Grégoire ou monsieur Dubé.

Quant à maman, elle orchestrait la vie de famille et veillait au soin de ses pensionnaires. Elle secondait papa et dirigeait sa maison. Elle a toujours été marquée par sa formation d'institutrice. Elle privilégiait le travail bien fait et se souciait de l'éducation et de l'instruction de ses enfants. Elle a toujours été fière de sa personne, de son mari et de ses enfants. Elle avait rapporté, de ses séjours aux États-Unis, un goût pour les chics vêtements d'enfants. J'ai encore en mémoire nos habits matelots, nos petits complets avec vestes et nos bottines blanches toujours reblanchies. Maman était habile de ses mains. Elle brodait, tricotait et cuisinait à merveille. Elle écrivait aussi et faisait de la correspondance, composait des adresses de circonstance, rédigeait des comptes rendus de réunions et répondait à des demandes officielles. Pour les gens du village, mademoiselle Louise Morissette était devenue madame Grégoire Dubé. C'était en 1940, deux ans avant le droit de vote effectif des femmes. Mais pour nous ses enfants, c'était maman et comme toutes les mères, elle était unique.

À cette époque, mes frères et sœurs étaient de jeunes enfants. Nous partagions la même table, le même toit. Nous vivions heureux en famille. Moi, j'étais juste assez vieux pour emmagasiner des souvenirs. C'était hier à Palmarolle. Ces paysages et cette géographie humaine se sont transformés, ils sont à jamais disparus. Ils vivent dans ma mémoire. Ils ont gardé la vérité des certitudes de l'enfance, le bonheur à jamais inscrit dans ma terre natale.

Des petits garçons aux cheveux bouclés, parfois habillés en robe

Dans les années 1940, il était souvent d'usage de ne pas couper les cheveux des garçons avant leur entrée à l'école. Des chercheurs nous apprennent qu'à partir de 1940, les vêtements des enfants sont devenus spécifiques à un sexe.

De jeunes garçons du village et de la campagne avoisinante

Toujours bien habillés, les garçons de Louise et Grégoire (les petites bottines blanches), au milieu de jeunes voisins, les Marcoux, Bisier, Fortin, Lagrange et Aubin.

Un papa et ses petits gars

Grégoire Dubé a toujours été fier de ses enfants. Les sorties du dimanche sont restées mémorables. Cette fois, c'était la visite chez oncle Jules, clerc de Saint-Viateur, à l'École d'agriculture de La Ferme, près d'Amos.

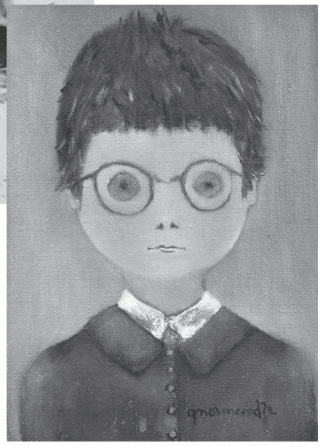
Une cour de récréation à la maison

Bien endimanchés, les trois frères s'amusent sur les trottoirs de bois de leur parc bien clôturé.

À Palmarolle vers 1948
Les deux cousins Dubé, Yvon et Gaston ne font pas mentir ceux qui évoquent le Far West et la culture états-unienne en parlant de la lointaine Abitibi. C’était au temps de l’électrification rurale.

À l’hiver 1947 à Palmarolle
En visite chez les grands-parents, toute la famille s’est bien emmitouflée. À l’avant, Gaston, Richard, Louison et Laurier, Astrid dans les bras de son père Grégoire. Louise veille à la bonne tenue des siens.

La visite du dimanche
Le rendez-vous était donné chez les grands-parents. L’oncle Jules, vêtu de sa soutane, était venu d’Amos. Les enfants souriants avaient pris place sur l’aile du camion : Richard, Gilles, Carmelle, Lise et Louison, les enfants de Louise et Grégoire, de Claire et Wilfrid. Tante Gisèle et oncle Henri s’étaient mariés en cet été 1946.



Le petit premier de classe
Germaine Normand a signé en 1972 un tableautin, une huile sur carton, *Le petit premier de classe*. Déjà l’avenir se lisait dans les yeux vifs de Richard.

Et puis un jour, ce fut le déménagement à Malartic[14]. Le clan Dubé se déplaçait et les grands-parents suivaient. Certains oncles œuvraient déjà dans les moulins à scie, d'autres dans la menuiserie. Papa serait commerçant de bois pour la Canadian International Paper (Cip). Nous quittions le village agricole pour une ville minière. Nous changions d'Abitibi. Nous troquions l'Ouest pour l'Est. Le déménagement était fixé au 13 novembre 1950, une date à jamais inscrite dans la mémoire familiale. Ce jour-là, dans les Alpes françaises, sur le mont Obiou, de retour de Rome, des pèlerins de l'Année sainte perdaient la vie dans un crash d'avion. La famille Dubé, originaire de Saint-Samuel, son village natal, connaissait un des pèlerins décédés, Léon Jacob[15].

Les nouvelles internationales entraient dans ma vie en même temps que ce déménagement. Je venais d'avoir huit ans. Quelques années plus tard, en 1955, Bernard, le benjamin de la famille, voyait le jour. La famille s'adaptait au rythme de la vie urbaine en milieu minier. À la fin de leur primaire, les quatre garçons quittaient Malartic pour le collège classique de Rouyn. La vie familiale se transformait, une nouvelle époque s'ouvrait.

Sur les traces du grand-père

Aujourd'hui, vue à hauteur d'homme, cette vie heureuse du village n'en comportait pas moins des parts d'ombre. La figure de mon grand-père a été ainsi gommée trop souvent de ce portrait villageois. En effet, l'histoire familiale s'est surtout attardée au personnage de la grand-mère, Marie-Anne Gendron[16] (1882-1959), la chef du clan Dubé. Elle incarnait une présence rassurante et chaude dans la famille avec ses treize enfants, alors que le grand-père Edgar travaillait à l'extérieur, dans la région. J'ai tenté de retrouver les traces de mon grand-père, Edgar Dubé (1879-1951), à travers

14. Comme plusieurs toponymes de l'Abitibi, le nom de Malartic honore le nom d'un officier présent au Canada avec le marquis de Montcalm à la fin du Régime français : Anne-Joseph-Hippolyte de Maurès de Malartic (1730-1800). Les Algonquins de la réserve de Pikogan nommait le lac Malartic, Manadik Sagahigan, *lac du caribou déformé*. La ville de Malartic a été créée en 1939. Son nom est associé à l'exploitation des mines de zinc, de plomb et d'or, dont la mine Osisko, l'une des plus grandes mines à ciel ouvert au Canada.

15. Le fascicule *La Tragédie de l'Obiou*, publié en 1950, précise que Léon Jacob était marchand général et maître de poste à Saint-Samuel (Frontenac). Le texte signale « qu'il représentait officiellement sa paroisse aux fêtes de Rome ». Monsieur Jacob était connu et apprécié par la famille Dubé. Le fascicule, ni daté, ni paginé (60 p.), est présenté comme « Un souvenir précieux pour les familles et les amis des victimes. Album de 125 gravures. Photo et biographie de chacun des 58 disparus ». Aucun éditeur n'est signalé. Le producteur est identifié : Les Réalisations Graphiques Gidan, Québec. (Collection Richard-Dubé)

16. La famille de Marie-Anne Gendron est originaire de Saint-Sébastien, village voisin de Saint-Samuel-de-Gayhurst (Lac-Drolet). Avec son mari, Edgar Dubé, elle gagne l'Abitibi au milieu des années 1930 et s'installe, avec sa famille, à Palmarolle. Son neveu, Odilon Gendron, fils de son frère Léger, le grand-père du député François Gendron, fait souche à La Sarre, à peine 15 km plus loin. Souvent, des membres de la famille élargie ont fait la migration en pays de colonisation.

La tragédie de l'Obiou
Le document raconte en plus de cent photos ce drame qui a bouleversé tout le Québec : le voyage à Rome, l'obédience du pape Pie XII, les lieux de l'accident et les témoignages reçus. Tous les pèlerins sont présentés.

Noël 1950, à Malartic
La famille de Marie-Anne Gendron et d'Edgar Dubé vit à Malartic. À l'occasion de Noël, les grands-parents ont réuni dans la maison de Louise et Grégoire tous leurs enfants, leurs conjoints et une quinzaine de leurs 60 petits-enfants.

Le premier Noël à Malartic en 1950
La famille de Grégoire Dubé et de Louise Morissette au pied de l'arbre de Noël. Dans l'ordre, Laurier, Louison, Richard et Gaston, Jacynthe, sur les genoux de sa mère et Astrid.

La tradition du bouquet
En 1953, au camp du lac Delisle, tante Gisèle, oncle Lucien, les cousins Guy, Michel, Denis et Claude célèbrent, avec le dernier voyage de bois, la fin « du chantier d'oncle Henri Dubé ». Une épinette d'Abitibi orne le KB 11 International, 10 roues à 20 pieds de plate-forme.

les documents qui portent son nom ou par les objets qui restent liés à lui. Je conserve peu de souvenirs de ce grand-père paternel qui a toujours habité à proximité. Depuis bien des lustres, je tente de regrouper les objets témoins de sa vie. Les témoignages de mon père Grégoire, de tante Claire et d'oncle Henri ont nourri mon imaginaire. Ils ont raconté l'histoire de sa vie, de son mariage avec Marie-Anne Gendron, à Saint-Samuel-de-Gayhurst (Lac-Drolet)[17], en mai 1906, de la naissance de leurs treize enfants dans ce même beau village agricole aux confins de l'Estrie, de son travail de menuisier-charpentier à Saint-Samuel et en Nouvelle-Angleterre pendant plusieurs années. À la suite de la Grande Dépression et de la Crise économique, toute la famille a migré vers l'Abitibi et s'est installée, en août 1935, sur une terre à proximité du village de Palmarolle avant de gagner quelques années plus tard le cœur du village, à deux pas de l'église, du couvent et de l'école primaire. En 1950, Marie-Anne Gendron et Edgar Dubé rejoignaient la majorité de leurs enfants, installés avec leurs familles à Malartic. Le 27 décembre 1951, grand-père décédait des suites d'un cancer de la gorge. Il repose au cimetière de Malartic, près de grand-mère, avec une partie des membres de sa famille.

La trame de la vie de grand-père nous a été racontée par ses enfants, chacun ajoutant des détails selon son expérience et sa vision des choses. Mon père qui a sillonné l'Abitibi de long en large, en sa qualité d'inspecteur en agriculture, nous a identifié des maisons, des magasins, des hôtels et une église que son père a construits, à Duparquet[18], à Palmarolle, à Sainte-Anne-de-Roquemaure[19] et dans les environs. Les tantes Claire et Rita, tout comme l'oncle Henri, ont ajouté des détails en précisant des dates, en se référant aux événements marquants dans la famille : les mariages, les naissances et les décès. Les albums de famille conservent quelques photos de lui, de grand-mère et des éphémérides familiales.

17. L'ancienne municipalité de Saint-Samuel-de-Gayhurst, fondée en 1885 et devenue Lac-Drolet en 1969, est un lieu de villégiature de l'Estrie, blotti à l'ombre du mont Sainte-Cécile et du morne de Saint-Sébastien. Dans la famille Dubé, Saint-Samuel a toujours conservé son aura de terre originelle, de lieu mythique. Depuis plus d'un siècle, des Dubé et des Gendron ont habité ce village et des descendants l'habitent encore aujourd'hui.

18. Le nom de Duparquet est associé à un grenadier, commandant d'un bataillon du général Montcalm, blessé à la bataille de Lévis en 1760. La ville de Duparquet fut créée en 1936. Elle avait auparavant porté le nom de Akokekami, *les eaux profondes*. Sa riche veine aurifère a fait sa renommée. Ses environs sont reconnus comme un paradis pour les chasseurs et les pêcheurs.

19. Le nom de Roquemaure évoque la mémoire d'un brigadier du régiment de la Reine qui s'est illustré en 1759. Le village, connu sous le nom de Sainte-Anne-de-Roquemaure, a été le lieu, en 1934, du premier groupement municipal au Québec de coopératives de consommation. L'abbé Émile Couture en a été l'instigateur. À la même époque, ce curé a fait appel à Edgar Dubé pour construire son église. Les agronomes Brassard et Laliberté, associés à la supervision du défrichement des terres, ont participé activement au développement coopératif de la région. De 1935 à 1950, plusieurs membres de la famille Dubé ont collaboré étroitement avec ces animateurs économiques.

Grand-père Edgar Dubé vers 1910
Photographie réalisée en studio,
à Augusta (Maine) aux États-Unis où il
travaillait comme menuisier-charpentier.

La famille de grand-mère Dubé vers 1904
Marie-Anne Gendron, la première à gauche. Au centre à l'avant, son père et sa mère, Jacques Gendron et Mary Lapointe, Jacques et Mary, leur fils et leur fille. À l'arrière, ses quatre frères, Léger, Joseph, Nazaire et Amédée et leurs épouses. Marie, Emma et Mélanie.

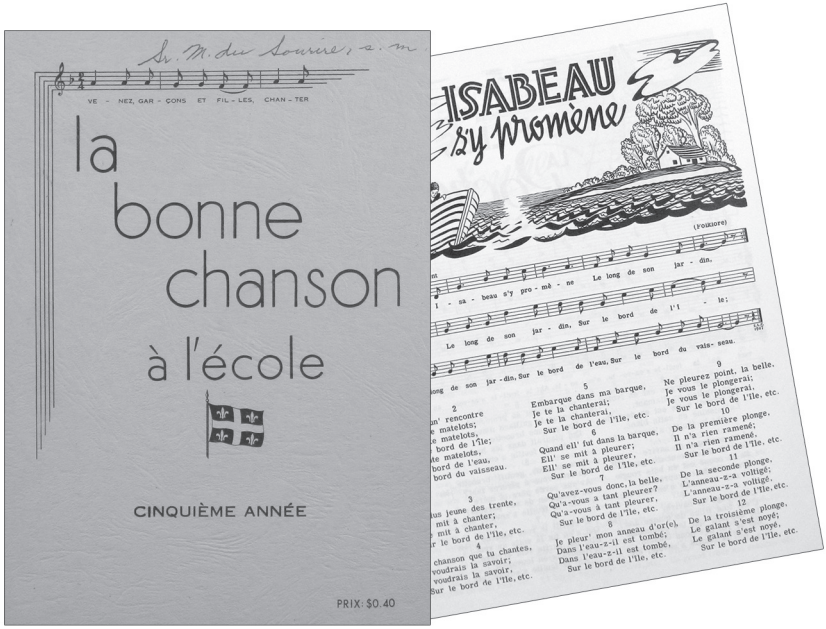
Les grands-parents
vers 1915-1920

L'anniversaire de mariage
des grands-parents
Marie-Anne Gendron, Edgar Dubé et leur fille Rita à la fin des années 1940
Rita tient dans ses mains l'adresse qu'elle a lue à la fête organisée chez Louise et Grégoire, au lieu-dit « le Syndicat ».

En route vers Saint-Samuel
À l'époque, on voyage endimanché.
Grand-père Edgar, toujours sérieux, s'est accroupi devant Grégoire, Louise, Claire et Henri. La photo a été croquée dans le Parc de la Vérendrye, au début de l'été 1942.

Des souvenirs bien personnels documentent aussi l'histoire de ce grand-père réservé, à l'allure austère, parfois sévère. Je le revois dans sa chaise berçante, un journal à la main. Il nous intimidait. Il faut dire que nous étions nombreux, les cousins et cousines Dubé, plus d'une quarantaine sur la même rue. Les contacts et les relations avec les grands-parents passaient par leurs enfants, nos oncles et tantes Dubé. Les grandes réunions de famille, surtout au temps des fêtes, sont restées mémorables, d'autant plus que les chants, l'accordéon et le piano émaillaient ces rencontres. *La Bonne chanson*[20] de l'abbé Gadbois était à l'honneur. Les tables débordaient de victuailles, les sœurs et belles-sœurs Dubé officiaient dans la cuisine pendant que les hommes prenaient un verre à la cave : c'était au temps des cercles de

20. *La Bonne Chanson* est un fleuron de la culture populaire québécoise. En 1935, l'abbé Charles-Émile Gadbois commence à recueillir et à composer des chansons de bon goût qu'il diffuse à la radio et dans les écoles. Réunies en 10 recueils, ses 500 chansons sont diffusées à plus de 30 millions d'exemplaires. Le succès est phénoménal. Partout, dans toutes les régions du Québec et de la francophonie canadienne et étatsunienne, ce répertoire promeut les valeurs familiales chrétiennes et patriotiques. On y célèbre la langue française, le pays, le drapeau, le passé français glorieux, la vie canadienne, la morale catholique, le temps des sucres, les arbres emblématiques, l'érable et le sapin, la neige, les us et coutumes. Plusieurs chants sont des classiques de la culture populaire canadienne-française. L'ampleur du succès de *La Bonne Chanson* a certainement marqué l'âme des Québécois. En tout temps de l'année, jusque dans les années 1950, les « morceaux de la Bonne Chanson » ont égayé les réunions familiales. Chez les Dubé, les belles voix des oncles et tantes s'unissaient pour les faire découvrir aux plus jeunes. Les refrains étaient repris en chœur. Certaines chansons étaient réservées à un interprète. Ainsi, Grégoire Dubé, mon père, aimait chanter « le petit Grégoire ».



Les cahiers de « La Bonne Chanson »
Ces cahiers font partie du programme scolaire approuvée par le Comité catholique du Conseil de l’Instruction publique, le 22 septembre 1948. Il porte la signature de sœur Marie-du-Sourire.

tempérance, des Lacordaire et des Jeanne d’Arc. Il fallait s’abstenir ou boire en cachette, à l’écart…

Deuxième d’une famille de huit enfants, j’ai eu comme parrain et marraine mes grands-parents Dubé. Dans ma petite enfance, j’ai le souvenir de cadeaux faits main par grand-mère qui était aussi cordonnière. Je me rappelle la toupie assemblée sur un gros fuseau de fil, et l’étui en similicuir qu’elle avait cousu et m’avait offert à mon anniversaire. Déjà, à cette époque, grand-père nous avait quittés.

Mémoire des objets

Quelles sont aujourd’hui les traces manuscrites et visuelles tangibles de grand-père Edgar ? Comment documenter les récits que la tradition orale nous a transmis ? Je me suis attardé au cours des récentes années à retrouver et à recueillir divers objets et documents qui attestent de sa présence et étoffent son histoire personnelle. Le grand-père Edgar a donné naissance à un clan de nombreux Dubé qui aujourd’hui œuvrent dans toutes les sphères de la société, ici au Québec et dans différentes provinces canadiennes, mais aussi aux États-Unis et en Europe.

Ce pionnier de l'Abitibi a laissé sa marque. Son souvenir est parfois évoqué par les aînés des cousines et cousins. Il fut un homme discret, posé, travaillant et appliqué. Il savait être à l'écoute. Il a inspiré ses enfants et les plus vieux de ses petits-enfants. De sa naissance à sa mort, il a révélé son passage parmi nous par les photographies que conservent les albums de familles, dans des documents officiels, dans certains récits à l'occasion de fêtes ou d'anniversaires, par des objets personnels lui ayant appartenu, dans sa panoplie d'outils de menuisier-charpentier et dans les éphémérides des histoires de paroisse.

Ces preuves tangibles nous permettent de mieux cerner ce grand-père parfois si silencieux. Confirmer sa présence et rappeler sa place dans l'histoire de la famille, dans les lieux où il a vécu et laissé sa marque, voilà les objectifs que je m'étais fixés depuis longtemps dans cette quête ethnographique de toute ma famille, mon grand-père y compris.

Même si aucun document de l'enfance et de l'adolescence de ce grand-père ne nous est parvenu, les photos les plus anciennes nous révèlent un jeune homme sérieux et réservé. Voyons quelques bribes de l'histoire d'Edgar Dubé et de sa famille immédiate par les empreintes matérielles qu'il a laissées.

La montre de poche du grand-père

À sa mort, Marie-Anne Gendron, celle qu'on appelait affectueusement « memère Dubé », a donné à son fils Grégoire, mon père, la montre de grand-père : une Waltham. Comme il était mon parrain, papa me l'a offerte en cadeau. Il s'agit d'une montre de poche toute simple, avec double cadran (heures et minutes) en chiffres romains et arabes. Sa valeur demeure affective. Elle me relie au XIXe siècle, mon grand-père étant né le 31 juillet 1879. Une montre à gousset bien ordinaire, sauf que c'est celle de mon grand-père. Un jour, un de mes neveux en héritera.

Les outils d'une vie

L'un des fils, l'oncle Henri, a hérité des outils et du coffre de menuisier du grand-père. Il les a utilisés, car il était lui aussi habile menuisier. Lors des grandes retrouvailles des descendants de Marie-Anne Gendron et d'Edgar Dubé, au Lac-Drolet, en 1997, les outils et le coffre ont été exposés dans la salle principale où se tenait la rencontre. Des photos en témoignent. Ces outils portent les marques de leur utilisation. À cette fête, l'oncle Henri s'est fait pédagogue. Il expliquait aux plus jeunes la fonction et l'usage de plusieurs de ces outils. Tout naturellement, il devenait passeur de traditions et de savoir-faire. Le passé s'enracine d'abord dans l'histoire familiale. L'un de ses fils a hérité de ses outils.

Le grand rassemblement de 1997
Tante Gisèle et oncle Henri au milieu des souvenirs de famille : le coffre d'espérance, le costume de baptême, les outils de grand-père et, au mur, la photo des grands-parents et la maison familiale de Saint-Samuel, une toile de Germaine Normand.

Le coffre d'espérance

L'objet témoin de l'exposition des souvenirs familiaux à la fête des retrouvailles de 1997 fut le coffre de mariage de ma grand-mère, Marie-Anne Gendron, appelé autrefois le coffre d'espérance. L'histoire de sa transmission est mémorable. Rita, la cadette de la famille, avait hérité de ce coffre qu'elle m'a offert parce que je m'intéressais aux objets anciens, aux vieilles choses comme on disait jadis. Ce coffre a fait le grand voyage de Saint-Samuel à Palmarolle en 1935, puis à Malartic en 1950, et finalement jusqu'à Québec à bord d'un wagon du CN, en 1965. L'autre coffre que je possédais, le coffre d'Amanda Gagnon, la mère de maman, Louise Morissette[21], c'est l'aînée des nièces Dubé, Marie-Anne Manon, qui l'a reçu en cadeau, le 1er janvier 2000.

La fiche technique du coffre de ma grand-mère raconte son histoire. Je la livre en signalant que j'ai offert ce coffre à Martin, le plus vieux de mes

21. Louise Morissette (1915-1982) est née à Armagh, dans le comté de Bellechasse. À la suite de ses études à l'École normale de Saint-Damien, elle monte en Abitibi en 1934 et enseigne dans une école du rang IV de Palmarolle jusqu'en 1940, date à laquelle elle épouse Grégoire Dubé. Chez les Morissette, la migration est une histoire de famille. Dans les années 1930 et 1940, deux de ses frères et deux de ses sœurs gagneront le nord-est de l'Ontario et le nord-ouest du Québec ; trois de ses sœurs et deux de ses frères iront travailler à Montréal ; quant à l'aînée des filles, elle partira vers la Nouvelle-Angleterre. Personne, dans la famille de Louise, n'a fait souche dans Bellechasse.

neveux Dubé, à l'occasion des fêtes de l'an 2000. Ce coffre en pin a été fabriqué par un artisan soucieux du respect de la tradition des menuisiers d'autrefois. Le couvercle, les quatre côtés et le fond sont d'une seule pièce de bois. Ils sont taillés dans une planche unique et travaillés à la plane ou à la varlope. Le couvercle est ceinturé d'une simple languette décorative assemblée à clous forgés. Deux clés de bois ont été posées sous le couvercle, pour éviter qu'il ne s'arrondisse. Les fiches ou pentures ont été déplacées et le moraillon n'est pas complet. Le couvercle intérieur conserve des traces de l'histoire du coffre, d'abord sa couleur rouge, puis des inscriptions au crayon de plomb : « Louis Provost, Tring ». Des pointillés dessinent les lettres de la signature.

La boîte du coffre est assemblée de la façon suivante. Une rainure a été pratiquée dans les poteaux de coin et les côtés sont assemblés à glissière. De petites fiches de bois jouent le rôle de tenons pour consolider le meuble. Les poteaux de coin se prolongent pour former les pieds du coffre. Un espace de rangement, « l'équipette », a été ajoutée à l'intérieur du coffre ; il servait habituellement au rangement de papiers ou d'objets précieux. Le dessous du coffre a conservé sa surface rugueuse. À la base, le coffre est cintré d'une simple moulure décorative. De facture artisanale, ses dimensions sont en hauteur de 60 cm ($23^{5/8}$ po), en longueur de 108 cm ($42^{1/2}$ po) et en largeur de $52^{1/2}$cm ($20^{3/4}$ po). Ce texte a été apposé à l'intérieur du couvercle du coffre. Il est signé : « Richard Dubé, ethnologue, Sainte-Foy, le 18 octobre 1999 ». Ce coffre a été décapé à la fin des années 1970. Sa dernière couleur était un gros brun, mais il y avait aussi des vestiges de vert et de rouge. Décaper était à la mode à l'époque. On voulait retrouver les fibres du bois, surtout le pin, et l'enduire de cire d'abeille pour lui donner une patine. J'ai succombé au plaisir de la belle surface blonde et bien cirée.

De la fin des années 1970 jusqu'à l'aube de l'an 2000, ce coffre servait au rangement des nappes et des serviettes de table chez Germaine Normand[22] et Richard Dubé, au 2806 chemin Saint-Louis, à Sainte-Foy. Le 18 octobre 1999, il a fait route avec ma belle-sœur Jacqueline et mon frère Louison vers Terrebonne, avant de gagner le foyer de leur fils Martin, à Repentigny. Ce

22. Germaine Normand (1934-2016) est née à Eastman (Cantons-de-l'Est). À la suite de son mariage avec Richard Dubé, elle fréquente régulièrement l'Abitibi qu'elle connaissait pour avoir enseigné au collège classique de Rouyn, en 1957-1958. Ses origines estriennes, ses expériences du monde rural (elle est d'une famille terrienne de quinze enfants), sa formation de sociologue et sa carrière de professeur au Cégep Garneau ont favorisé son intégration dans le clan Dubé. Son mémoire de maîtrise, « Monographie de familles émigrées de Charlevoix vers les Cantons de l'Est. Analyse du modèle familial au cours de l'établissement des familles sur deux générations 1918-1980 » (Université Laval, 1984, 166 p.), ainsi que sa publication sur les Normand d'Amérique, *Fonder foyer en Nouvelle-France* (Éditions MultiMonde et Éditions du Trille, 1999, 296 p.), ont traité de thèmes communs aux familles Dubé et Normand. Germaine Normand connaissait leur monde et parlait leur langage. Ils se reconnaissaient, ils se comprenaient : elle était des leurs.

coffre aura d'autres histoires à raconter. De nouveaux chapitres s'ouvriront dans la maison qui l'accueille. Cet objet centenaire, témoin de « l'épopée » de notre famille, est promis à une longue vie.

Un carton d'invitation spécial

Il était d'usage de célébrer l'arrivée des cloches des églises paroissiales. C'était un événement important, d'autant plus qu'il s'agissait d'un investissement très coûteux qu'il fallait financer en faisant appel à la générosité des paroissiens. Nombre de cloches des églises du Québec proviennent de France. Elles ajoutent à la majesté du temple paroissial. La cérémonie était solennelle. Avant de les bénir, il fallait leur donner un nom et leur choisir un parrain. Un carton d'invitation certifie que « Monsieur et Madame Edgar Dubé » ont parrainé une des cloches de Sainte-Martine-de-Courcelles[23]. À cette époque, en 1910, les grands-parents habitaient un village à proximité, Saint-Samuel. Une partie de la famille Gendron vivait à Sainte-Martine-de-Courcelles et à Lambton.

Un cahier de comptes révélateur

Un document[24] daté du 8 février 1913 confirme la présence du grand-père sur le chantier de construction de l'église de sa paroisse Saint-Samuel en précisant la date, le salaire horaire de grand-père et des autres ouvriers.

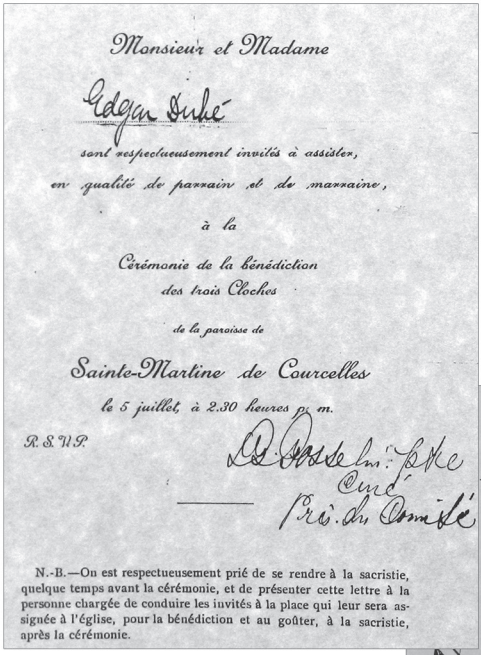
Une photographie dédicacée

Il faut nourrir la mémoire pour reconstituer le passé et le construire. En feuilletant un fascicule intitulé *Rétrospective Maurice Proulx*[25], j'ai

23. Sainte-Martine-de-Courcelles est la paroisse de la municipalité du même nom ; il évoque celui d'un gouverneur de la Nouvelle-France. Fondée au début du XXe siècle, cette municipalité agricole des Cantons-de-l'Est avoisine les paroisses d'origine des Dubé et des Gendron : Saint-Samuel et Saint-Sébastien. Le carton d'invitation convie « Monsieur et Madame Edgar Dubé », en qualité de parrain et de marraine, à la cérémonie de bénédiction des cloches, le 5 juillet 1910, par Mgr P. E. Roy, évêque auxiliaire de Québec. Pour chacune des trois cloches, on précise son nom, sa note et son poids : Martine, Fa, 1793 livres ; Marie, Sol, 1258 livres ; Joseph, La, 953 livres. Le programme couvre la journée entière : « Grand'messe à 10 h 00 ; Bénédiction à 14 h 30 ; Illumination, Concert avec fanfare et Feu d'artifice à 20 h 00 ». L'histoire locale retient les événements solennels ; une invitation personnalisée nous la révèle.

24. La photocopie d'une page d'un cahier de comptes circulait dans la famille lors du rassemblement des Dubé, à Lac-Drolet, en 1997. Elle provenait d'un cahier dont l'original est perdu. Ce document est titré et daté : *Saint Samuel* [*sic*]*, Frontenac 8 février 1913 Temps des ouvriers*. Son intérêt réside dans les renseignements qu'il nous livre. Edgar Dubé atteste avoir reçu la somme de 49,15 $ en paiement de 20 jours de travail (janvier et début de février 1913). Les trois hommes dont les noms apparaissent sur la fiche gagnaient entre un et deux dollars par jour, alors que le salaire d'Edgar était de deux dollars cinquante.

25. Maurice Proulx est l'un des premiers documentaristes au Québec. Un fascicule publié en 1978 fait la synthèse de sa production cinématographique : 40 films et 2 longs métrages sur les années de colonisation de l'Abitibi et de la Gaspésie. Réalisés de 1934 à 1968, ces films à caractère scientifique, didactique et ethnologique couvrent le large éventail des gestes du monde rural d'hier. Ils sont une invitation à découvrir et à visiter le Québec. Publié par le ministère des Communications du Québec en



Monsieur et Madame

Edgar Dubé

sont respectueusement invités à assister,

en qualité de parrain et de marraine,

à la

Cérémonie de la bénédiction

des trois Cloches

de la paroisse de

Sainte-Martine de Courcelles

le 5 juillet, à 2.30 heures p. m.

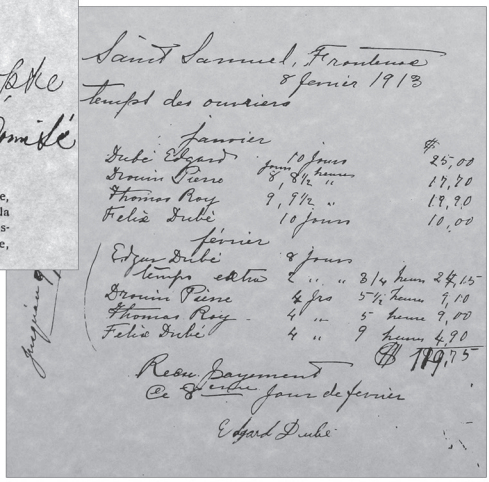
R.S.V.P.

Curé

Prés. du Comité

N.-B.—On est respectueusement prié de se rendre à la sacristie, quelque temps avant la cérémonie, et de présenter cette lettre à la personne chargée de conduire les invités à la place qui leur sera assignée à l'église, pour la bénédiction et au goûter, à la sacristie, après la cérémonie.

La bénédiction des cloches
Un carton d'invitation atteste le parrainage d'une cloche de Sainte-Martine par Marie-Anne Gendron et Edgar Dubé.



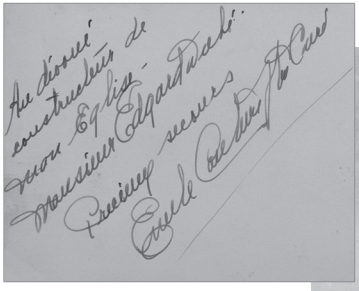
Saint Samuel, Frontenac
8 Janvier 1913
temps des ouvriers

Janvier

Dubé Edgard	10 Jours		$ 25.00
Bruno Pierre	8, 8½ "		17,40
Thomas Roy	9, 9½ "		19,90
Felix Dubé	10 Jours		10,00
Janvier			
Edgar Dubé	8 Jours		
temps extra	2 " "	3/4 heure	24,15
Bruno Pierre	4 Jrs	5-½ heure	7,10
Thomas Roy	4 "	5 heure	9,00
Felix Dubé	4 "	9 heure	4,90
			$ 179,75

Reçu Payement
de 8 Jours Jour de Janvier
Edgard Dubé

Une attestation de travail d'Edgar Dubé
Une page d'un cahier de comptes signale la présence du grand-père sur le chantier de construction de l'église de Saint-Samuel en 1913. Son salaire atteste son niveau de responsabilité.



Au dévoué
constructeur de
notre Eglise
Monsieur Edgar Dubé
Reconnaissance
Emile Couture ptre Curé

La dédicace du chanoine Émile Couture, curé de Roquemaure

L'église de Roquemaure construite par Edgar Dubé
Le temple est sobre avec son clocher finement ciselé, sa corniche et ses colonnes à pilastres. Au faîte arrière, une touffe de feuilles semble évoquer le bouquet final de sa construction.

découvert, à la page 14, une photo extraite du film de l'abbé Proulx, *En pays neufs*, *Sainte-Anne-de-Roquemaure*. Sur un grand terrain à peine défriché, au milieu de six maisons en rondins, une minuscule église toute fière se dresse. Par son architecture, son volume, ses matériaux et sa décoration, elle évoque les temples de la Nouvelle-Angleterre. Elle jure dans le paysage. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, dans les photos de famille, la même petite église et, au verso de sa photo, le texte suivant: « Au dévoué constructeur de mon Église, Monsieur Edgard Dubé. Précieux secours, Émile Couture, p^tre^ Curé ». Aujourd'hui cette église n'existe plus. Une autre, plus imposante, la remplace. En circulant en Abitibi avec mon père, il m'avait montré des bâtiments construits par mon grand-père et il avait évoqué cette église. Comme le film a été tourné en 1939[26] et que les grands-parents se sont installés à Palmarolle en août 1935, nous pouvons dater sa construction. Sa vie durant en Abitibi, Edgar Dubé a travaillé comme maître d'œuvre et constructeur. Ce document photographique sera remis aux archives régionales de l'Abitibi-Témiscamingue. Il documente le travail d'un pionnier de ce coin de pays.

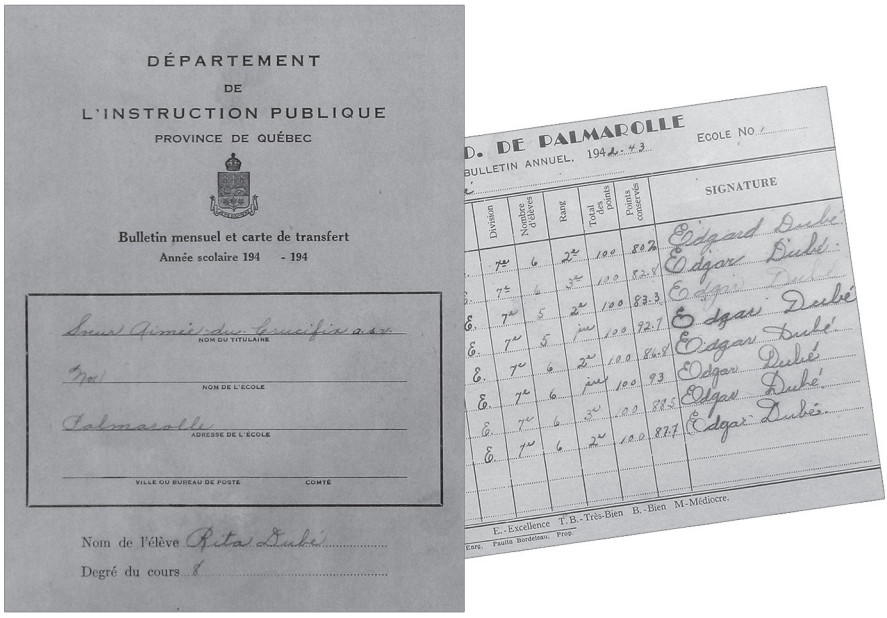
Les bulletins de tante Rita

Des années 1930 jusqu'au début des années 1960, un bulletin mensuel consignait les résultats scolaires des enfants des écoles primaires du Québec. À son arrivée à Palmarolle, en 1935, la jeune tante Rita commençait sa première année. Son bulletin de l'année scolaire 1942-1943[27], alors qu'elle était en 8e année, nous est parvenu. Il nous intéresse parce qu'il porte à huit reprises, de septembre à avril, la signature de son père Edgar. Pendant longtemps, certains membres de la famille affirmaient qu'il fallait écrire Edgar avec un d. Ce document nous prouve le contraire. Est-ce bien la signature du grand-père ? Si on la compare avec sa signature au registre du mariage de son fils Grégoire, on peut le confirmer. Voilà un autre document qui apporte réponse à nos questions sur la vie du grand-père Dubé.

1978, ce document illustré fait la chronologie des films produits par l'abbé Maurice Proulx, présente ses notes biographiques et fait état des statistiques de diffusion de ses œuvres cinématographiques.

26. Maurice Proulx raconte que le film *En pays neuf* a été commencé en 1934, alors qu'il accompagnait un groupe que la Société de colonisation voulait installer à Sainte-Anne-de-Roquemaure. Le film était destiné à la « propagande ». Les autorités gouvernementales ont appuyé sa réalisation et favorisé sa diffusion. Ce premier long métrage a ouvert la voie à des dizaines d'autres films de l'abbé Proulx qui se faisaient l'écho des efforts de colonisation en pays neuf.

27. Des années 1930 aux années 1960, les résultats scolaires des écoliers du Québec étaient consignés dans un bulletin mensuel standardisé. Sous le nom de chaque élève, la conduite était évaluée, et le total des points, le nombre d'élèves dans la classe et le rang obtenu étaient inscrits sur le bulletin. La signature d'un parent attestait qu'il avait bien vu le résultat de son enfant. En 1942-1943, sœur Aimée-du-Crucifix enseignait la huitième année à l'école numéro 1 de Palmarolle. Sa classe comptait huit enfants. Rita était du nombre et son rang moyen pour l'année était le deuxième. Elle avait conservé une moyenne de 88 %.



Le bulletin de tante Rita Dubé
L'application et l'assiduité de l'élève étaient signalées par les bulletins mensuels de l'époque. Sœur Aimée-du-crucifix veillait au bon grain. Edgar atteste, par sa signature, le suivi du travail de sa fille.

Une photo de mariage en pays neuf

Les photos anciennes sont des documents qui consignent de nombreuses informations. L'une d'elles illustre une cérémonie de mariage en dévoilant plusieurs détails : la nature de l'événement, le lieu, les personnages présents, l'habillement, l'âge relatif des personnages, la localisation exacte. La photo met en scène cinq personnes que les documents signés lors de la cérémonie du mariage, le matin même du 3 août 1940, nous permettent d'identifier. À l'extrême gauche se tient Émilien Bégin[28], témoin de la jeune mariée, notable du village et ami de la famille. À son côté, le chanoine Éphrem Halde, prêtre, curé de la paroisse Notre-Dame-de-la-Merci de Palmarolle,

28. D'influents personnages politiques ont encouragé les projets de colonisation de l'Abitibi. En 1921, Damase Bégin et son épouse se sont établis sur une terre à Palmarolle où, toute leur vie, ils se sont consacrés à l'agriculture. En 1929, Damase Bégin a obtenu la médaille d'argent du Mérite agricole. Originaires de Sainte-Germaine (Dorchester), ils étaient les parents de Joseph-Damase Bégin, ministre de la Colonisation de 1944 à 1959 dans le cabinet de Maurice Duplessis, et d'Émilien Bégin, président fondateur de la Coopérative agricole locale. Émilien Bégin et son épouse, Simone Montreuil, se sont engagés, tout au long de leur vie active, dans les organismes publics et communautaires : le conseil municipal, la commission scolaire, la caisse populaire, les chantiers coopératifs, la fondation du foyer des aînés et les divers clubs sociaux de la paroisse. En 1941, Émilien Bégin confie à Grégoire Dubé la gérance du Syndicat coopératif de Palmarolle. Au cœur d'un village prospère, ces animateurs ont insufflé un esprit de solidarité, d'engagement et de concertation.

officiant du mariage. Il apparaît détendu, les bras croisés et souriant. La jeune mariée, Louise Morissette[29], élégante dans sa robe de velours rouge vin, tient le bras de son époux, Grégoire Dubé. À sa droite, son père, Edgar Dubé, bien droit, est en retrait, à distance de son fils. Tous sont dignes et contrairement à bien des photos officielles, l'atmosphère est déjà à la fête ; ils ne sont ni figés, ni crispés. La photo a été prise devant la première maison des grands-parents, toujours en construction, cinq ans après leur arrivée en Abitibi. Derrière est dissimulée une imposante voiture d'époque et, au fond de la scène, la forêt. Déjà une partie de la terre a été défrichée.

Le registre de mariage

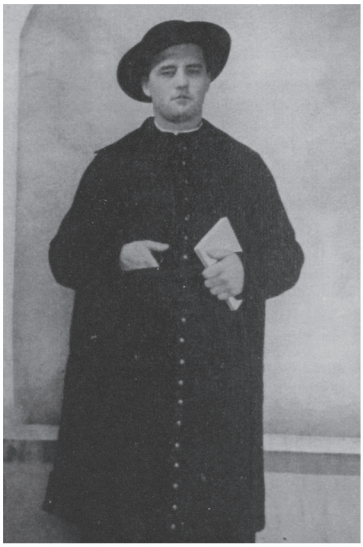
Avant le développement récent des bureaux de l'état civil, il était de coutume d'obtenir la preuve d'un mariage en faisant appel au curé de la paroisse où le mariage avait été célébré. Habituellement, cette attestation reprenait l'essentiel du document sans en reproduire tout le contenu. Je ne sais comment mes parents ont obtenu une photocopie du manuscrit de cet acte qui nous est parvenu. La signature de l'officiant, des mariés et des témoins nous permet d'identifier certains documents iconographiques. La mariée signe pour la dernière fois de son nom de fille qu'elle retrouvera à la fin de sa vie en 1982, lors de son hospitalisation, peu de temps avant son décès.

Des « adresses » de circonstance

Il était aussi d'usage, à l'occasion d'un anniversaire plus solennel, de rédiger un texte, de le transcrire sur un papier grand format et d'en confier la lecture à une personne choisie. La lecture d'une « adresse » ponctuait la cérémonie d'anniversaire et lui donnait de l'importance. J'ai retrouvé, dans les papiers de famille de tante Rita Dubé, trois « adresses »[30] composées et rédigées par

29. Louise Morissette voit le jour à Armagh (Bellechasse), le 20 avril 1915. Ses parents, Amanda Gagnon (1889-1966) et Édouard Morissette (1887-1925), vivent dans le rang Saint-Joseph, à quelques kilomètres du village, sur une « terre de roches », une ferme familiale dans les contreforts des Appalaches. Parents d'une famille de douze enfants, le malheur s'abat sur la famille. À l'âge de 38 ans, le père, *contracteur* dans les « chantiers », meurt à la suite d'une fièvre. Très tôt, les aînés quittent la maison pour aller travailler à Québec, à Montréal, dans le nord-ouest québécois et en Nouvelle-Angleterre. À la suite d'un second mariage avec Théodule Noël (1879-1966), Amanda Gagnon donne naissance à deux garçons. À la fin des années 1950, le couple rejoint trois filles et deux fils établis à Montréal. Peu de temps après le décès de son second mari, Théodule Noël, elle déménage en 1966 chez sa fille aînée à Suncook (New Hampshire). À l'occasion de ce dernier déménagement, elle vend à son petit-fils, Richard Dubé, quelques meubles, dont ce coffre d'espérance.

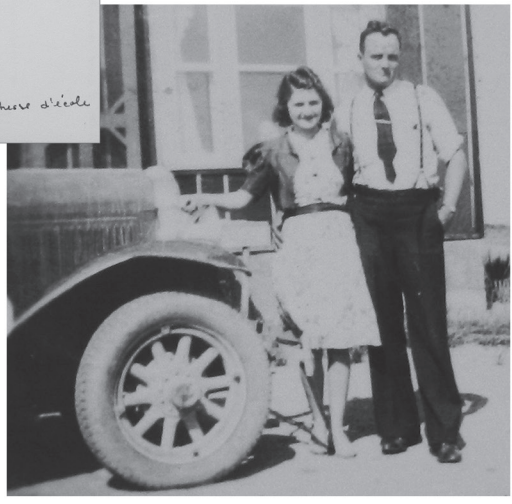
30. Les trois « adresses » retrouvées dans les documents de Rita Dubé relatent des anniversaires célébrés dans la famille d'Edgar Dubé. Elles sont respectivement datées du 20 avril 1938 (le 57e anniversaire de naissance de la grand-mère, Marie-Anne Gendron), du 29 juillet 1943 (l'anniversaire de mariage des grands-parents), du 31 juillet 1949 (les soixante-dix ans de grand-père Edgar Dubé). Les trois « adresses » ont été composées par Louise Morissette, transcrites sur un beau papier rehaussé



Grégoire le comédien
En 1936, Grégoire Dubé alors âgé de 19 ans, travaillait à Malartic. Il interprète le rôle du curé dans la pièce intitulée *À la grâce de Dieu*. C'était en Abitibi, au temps de la colonisation.

Le chantier de A. Desrochers, vers 1937
Le cuisinier Philippe Lachance, Grégoire Dubé, Caïus Fortier et à l'arrière, un Bégin. Sous un abri rudimentaire, devant le camp en bois rond.

La maîtresse d'école
Un cahier des croquis de Germaine Normand remémore la scène du jeu de mouchoir à la petite école du rang IV de Palmarolle où Louise Morissette a enseigné de 1934 à 1940.



Deux ans avant le mariage
Le 6 août 1939, Louise Morissette et Grégoire Dubé se fréquentaient. La photo a été prise chez les grands-parents, au rang VIII. La grosse voiture suscite l'intérêt de tout un chacun.

ma mère, Louise Morissette. Je retiens celle du 29 juillet 1943 à l'occasion du 35e anniversaire de mariage de Marie-Anne Gendron et d'Edgar Dubé. Le document de deux pages est finement présenté. En haut de la première page, le nom des treize enfants entoure ceux des parents. À droite le nom des filles, à gauche celui des garçons, en haut le nom des enfants déjà décédés, en bas celui du religieux, Jules, frère chez les clercs de Saint-Viateur.

Le dessin reprend l'iconographie religieuse du manteau royal[31], des cœurs et de la croix, avec la devise latine : « Ad multos annos » [De nombreuses années]. Ce dessin de ma mère garde sa fraîcheur et sa naïveté. Il participe de l'esprit du temps. Le texte de l'adresse suit. Il est un bel exemple des textes des années 1940-1950. Par son ton, son style et ses références religieuses, il rend compte de l'époque où les valeurs religieuses imprégnaient la vie des individus, des familles et de toute la société. Le Canadien français était d'abord catholique et sa vie prenait tout son sens au sein de l'Église, du sacré et du divin qu'elle diffusait. Des valeurs étaient affirmées: le sens de la famille, la foi en Dieu, les exigences du travail, la nécessaire honnêteté, etc. Le texte est actualisé en référence à la famille des grands-parents. Il nous apprend que le grand-père a travaillé huit ans aux États-Unis comme menuisier-charpentier. Le discours patriotique est présent dans la défense des valeurs de la foi et de la langue.

C'est un bel exemple d'un texte aux accents religieux et patriotiques caractéristiques de l'époque. Il reprend, en milieu populaire, le langage et les préceptes des autorités civiles et religieuses. Il véhicule le même message de cohésion nationale. C'est en regroupant les bribes d'information qu'il nous est possible de reconstituer l'histoire de nos familles, de la mieux comprendre et de la situer dans l'histoire sociale d'une époque, celle de l'Abitibi, pendant le dernier conflit mondial. Une culture familiale se transmet et donne corps à la culture sociale d'un village, d'une région, d'un pays.

Un rare cahier de condoléances

Les journaux régionaux sont dépositaires d'une partie de la mémoire des familles, des paroisses et des municipalités. Les activités communautaires et la vie des commerces et industries y sont souvent évoquées. Les sociétés

de couleurs, de lignes et de fleurs, dans une calligraphie soignée. L'adresse datée du 20 avril est signée Louise Morissette. Elle atteste, à cette date, sa présence dans la famille Dubé, alors qu'elle n'épousera Grégoire Dubé qu'en août 1940.

31. L'adresse du 29 juillet 1943 célèbre, selon les premiers mots du texte, « l'anniversaire des noces de Monsieur et Madame Edgar Dubé ». Le haut du premier feuillet est illustré par un dessin traité comme un cartouche avec, en son centre, une cape bleu royal surmontée d'une couronne et d'une croix. La cape est relevée aux épaules et met en valeur deux cœurs saignants, portant les inscriptions « Papa », « Maman ». Cette iconographie s'inspire de la dévotion au Sacré-Cœur, popularisée par les petites images pieuses, à la mode à cette époque.

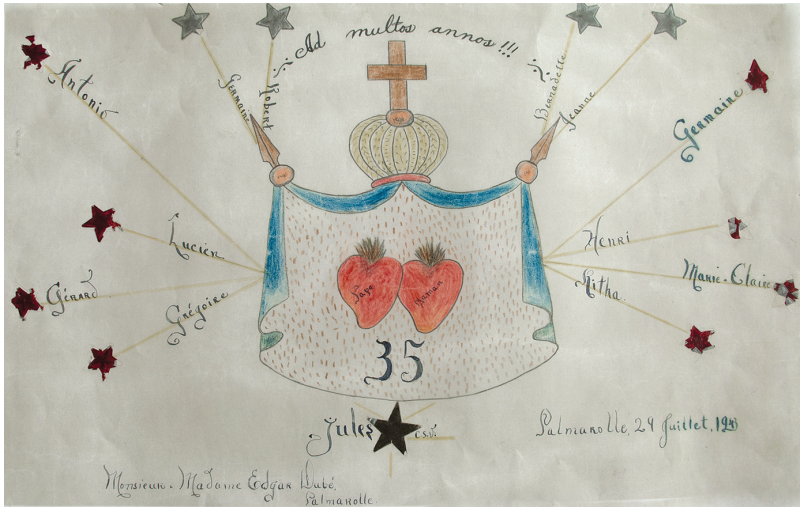
Louise Morissette et Grégoire Dubé en pays neuf
Un document témoin du jour de mariage, le 1er août 1940.

Nouveaux mariés
La traditionnelle photo des nouveaux mariés, Louise Morissette et Grégoire Dubé.

d'histoire et les archives régionales s'en nourrissent. Ils attestent des réseaux de parenté et témoignent des valeurs sociales et religieuses courantes. Au premier plan, les funérailles. Le décorum exigeait la présence de prêtres ou de religieux pour marquer la notoriété ou l'importance du disparu. L'énumération des gens présents rappelle les textes fondateurs de l'approche généalogique des liens de parenté.

Il était d'usage au milieu du siècle dernier – une coutume toujours actuelle de nos jours – de signer un carnet de condoléances[32]. Celui de grand-père Dubé nous livre de précieuses informations. Il contient la signature des membres de sa famille, la grand-mère, ses enfants, leurs conjointes et

32. Le carnet de condoléances est d'une belle tenue. La page couverture reproduit le maître-autel de l'église Notre-Dame de Montréal et porte en titre : *Le livre du Souvenir.* À la première page, une poésie de Lamartine ouvre le carnet : « Je te salue, ô mort : Libérateur céleste… » Suivent la page réservée à l'identification de l'officiant, du lieu d'inhumation et du numéro du lot, la page identifiant les porteurs, deux pages réservées aux signatures de la famille, sept pages à celles des amis, deux pages aux messes payées et une page aux tributs floraux. Le tout est retenu par un ruban sous une couverture plus épaisse. (Collection Richard-Dubé)



Des adresses de circonstances
Extrait de l'adresse composée par ma mère.
Son dessin regroupe les noms des enfants de Marie-Anne Gendron et Edgar Dubé.

conjoints, les petits-enfants et celles du vaste réseau des parents et amis. Encore aujourd'hui, ces noms représentent les liens de parenté, évoquent les lieux de résidence à cette époque, et ce, partout en Abitibi. L'écriture souvent malhabile des enfants côtoie celle des adultes, plus ferme et plus assurée. Le carnet de quinze pages contient plus de deux cents signatures, la plupart uniques, une rareté dans les documents familiaux. Il n'est pas courant de retrouver autant de signatures d'une même famille. Ces signatures nous révèlent aussi que les femmes ne portaient pas leur nom : elles étaient madame du nom de leur mari, sauf si elles étaient célibataires. Ce cahier de condoléances est le seul document où je retrouve la signature de mes parents et celles de mes trois autres frères, les plus vieux de notre famille, ceux qui étaient scolarisés à l'époque.

Et que dire du cahier des cartes mortuaires[33], une mine de renseignements ! Mon père les collectionnait. Il les avait assemblées dans un cahier en regroupant les familles et les amis. Il feuilletait ce cahier en racontant l'histoire des uns et des autres, leurs occupations, les lieux de résidences, les liens de parenté ou d'amitié, les dates de naissance et de mort balisant

33. À sa retraite, pendant les années 1980-1990, Grégoire Dubé a regroupé, dans un cahier d'une cinquantaine de pages, trois cents documents : des cartes mortuaires qu'il avait recueillies au cours des ans et des notices nécrologiques de gens connus, des rubriques parues dans les journaux régionaux de l'Abitibi. Classées par ordre alphabétique, il les a regroupées en deux sections : sa famille et sa large parenté ; des amis, des connaissances et certains personnages connus de l'Abitibi. En nous les présentant, il commentait, retraçant les liens familiaux et faisant revivre la petite histoire de chacun. Une partie de ses archives de conteur a été préservée. (Collection Richard-Dubé)

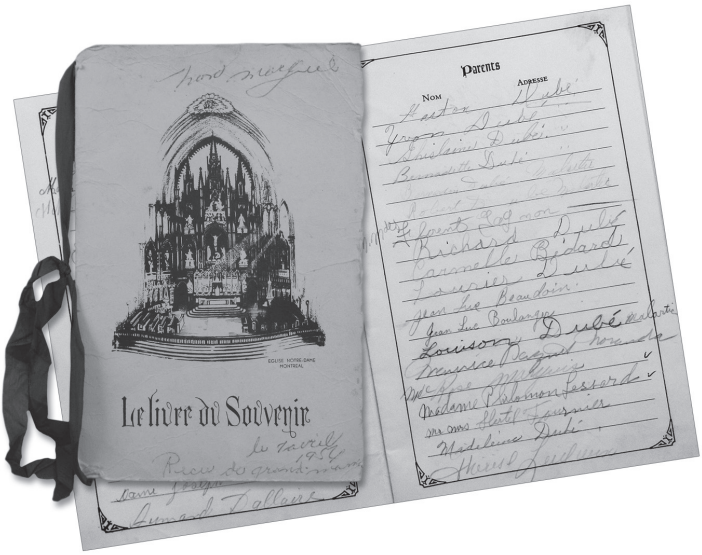
les commentaires. La carte mortuaire de grand-père occupe avec celle de grand-mère une place de choix dans ce cahier de spicilèges.

D'autres documents racontent son histoire

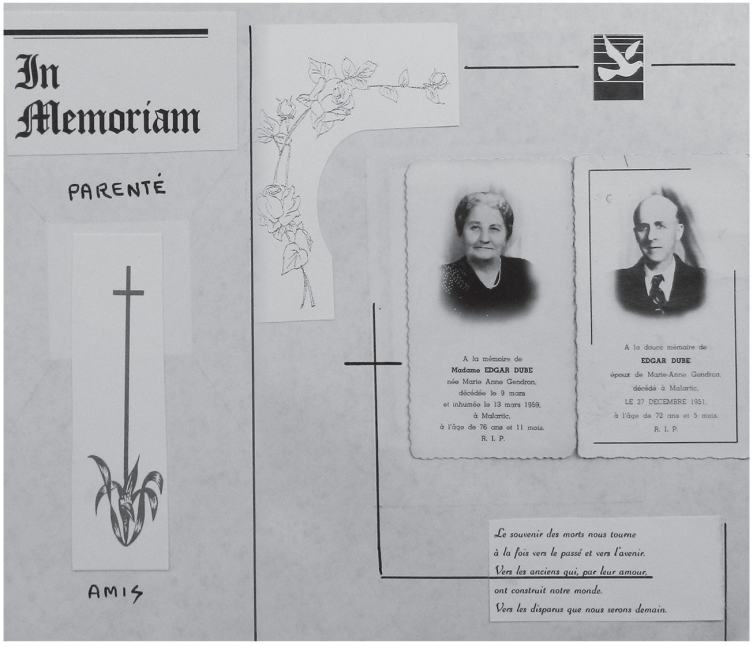
Signalons la présence de grand-père dans les monographies de paroisse de Saint-Samuel[34] et de Palmarolle[35], dans les journaux régionaux de l'Abitibi et dans l'évocation de sa famille dans le bulletin *Le Bé* de l'Association des Dubé d'Amérique de décembre 1997. Textes et photos le présentent et le situent. Aux grandes retrouvailles à Lac-Drolet, à la fin de l'été 1997, près de 150 de ses descendants ont lentement défilé sur la rue principale. Ils ont arpenté le village en identifiant les deux résidences de la famille d'Edgar Dubé, celles de combien de gens apparentés, cousins et cousines et de leurs descendants toujours installés à Lac-Drolet. Ils se sont longuement arrêtés devant l'authentique vieux couvent transformé en garderie, un patrimoine local protégé et bien entretenu. À la fin de cette marche processionnelle, un monument a été inauguré au cimetière de la paroisse, tout à côté de l'église. Déposée à la base de celui de leur fille aînée Bernadette, l'une des deux enfants du couple enterrés dans ce cimetière, la plaque commémorative se

34. La monographie de paroisse est souvent le seul document accessible d'histoire locale de plusieurs villages québécois. Le modèle s'est développé au cours du siècle dernier et son contenu s'est progressivement enrichi. La monographie permettait de consigner l'histoire du village, son développement, son organisation sociale. Les fêtes commémoratives des anniversaires de fondation des villages ont favorisé la publication de la plupart de ces monographies. Comme les sociétés civile et religieuse se confondaient, les citoyens-paroissiens conjuguaient leurs efforts, s'épaulaient réciproquement. Ces fêtes donnaient lieu à des rassemblements et à des manifestations à caractères historiques. Éphémérides et souvenirs étaient évoqués dans la monographie qui rappelait les faits et gestes des pionniers, des fondateurs, du clergé local et des principaux dirigeants. La monographie rappelait le cheminement historique de la paroisse et de la municipalité, décrivant les activités religieuses, sociales et économiques. Chacune des familles étaient présentées, les fils et les filles « entrés en religion » étant mis à l'honneur. La monographie devenait la synthèse historique d'une communauté humaine. À la faveur de la Révolution tranquille, les études spécialisées ont vu le jour et les centres de recherche ont développé de nouvelles collections plus ciblées, comme celle de l'Institut québécois de recherche sur la culture. L'ancienne municipalité de Saint-Samuel devenue Lac-Drolet a fêté son 125e anniversaire en 1997. Un album souvenir de qualité fait la synthèse de l'événement. Des centaines de photographies documentent la vie sociale, scolaire, agricole, religieuse et municipale. L'histoire des familles est racontée. La page 277 est consacrée à la famille d'Edgar Dubé. (*Lac-Drolet À la mémoire de nos enfants 1872-1997*, Comité de l'album, 1997, 474 p.)

35. Une monographie consacrée à Palmarolle a été publiée à l'occasion du 50e anniversaire de la municipalité en 1976. Ce document de 400 pages, retraçant l'histoire des pionniers du village, livre de précieux renseignements : la liste des familles établies dans les rangs, la date d'acquisition des terres, la numérotation des lots. L'histoire locale est résumée de façon chronologique, les événements marquants signalés et les institutions et organismes présentés et décrits. Les noms d'Edgar Dubé, de Gérard Dubé, de Jules Dubé et de Grégoire Dubé apparaissent à quelques reprises. Une rubrique présente ce dernier et précise son travail de gérant du Syndicat de Palmarolle. Une note ajoute que lors de sa visite, le père Georges-Henri Lévesque, président du conseil de la coopération, fut reçu à dîner chez M. et Mme Grégoire Dubé (p. 364). La monographie devient à l'occasion carnet d'activités sociales. Le père Lévesque, fondateur de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, a laissé son empreinte dans l'histoire de la coopération au Québec.



Le livre du souvenir
Deux pages de signatures retracent les membres de la famille immédiate présente aux funérailles de grand-père au début de janvier 1952, à Malartic.



L’album des cartes mortuaires
Un imposant cahier regroupe plus de trois cents documents, des histoires de vie en raccourci.

lit comme suit : « Hommage à Marie-Anne Gendron et Edgar Dubé qui ont donné naissance à 13 enfants à Saint-Samuel, leurs descendants réunis au Lac-Drolet le 31 août 1997 ».

Les descendants Dubé en 1997
Une stèle commémorative rappelle que tous les enfants de Marie-Anne Gendron et Edgar Dubé ont vu le jour à Saint-Samuel. Les aînés de la famille leur rendent hommage.

* * *

À travers mes yeux d'enfant, le village de Palmarolle revit au sein d'une grande fratrie. Grands-parents, oncles et tantes, cousins et cousines, voisins et amis animent un espace enjoué et protecteur. La vie bat au rythme des échanges dans ce jeune village de l'Abitibi rurale. Des villageois l'animent, des solidarités se développent. Le mode de vie s'inspire des traditions des pays de la vallée du Saint-Laurent. Il s'adapte aux exigences d'une époque de colonisation où les forêts à bûcher, les terres à cultiver et les

mines à exploiter imposent un nouvel univers de travail. Pendant ma petite enfance, la socialisation s'incarne dans les rituels religieux, civils, scolaires et familiaux. Les adultes accompagnent les plus jeunes et les préparent à vivre les rites de passage. Chaque famille développe sa stratégie selon sa propre dynamique. Chez les Dubé, à la maison comme dans la famille, grand-père Edgar Dubé vivait dans l'ombre de grand-mère. Comme il a longtemps travaillé à l'extérieur, sa femme assumait une grande part des responsabilités familiales. Elle a toujours été de bon conseil pour ses enfants qui la consultaient. Jusqu'à la fin de sa vie, elle est demeurée une matriarche respectée. Le grand-père occupait une place discrète. Il a toujours été un travailleur modèle pour ses enfants. Il était inspirant et présent, discret et souvent effacé. Une force intérieure l'animait. Il était respecté : c'était un « maître-artisan »[36]. Les empreintes matérielles et immatérielles qu'il a laissées en sont la preuve vivante[37].

36. De nos jours, l'expression « maître-artisan » fait surtout référence à la maîtrise d'une technique et aux qualités d'exécution d'un travail artisanal. Dans la tradition européenne et québécoise, jusqu'au début du XIXe siècle, les jeunes apprentis travaillaient sous la gouverne d'un maître avant de devenir compagnon. Leur formation et leur apprentissage étaient la garantie d'un travail artisanal de qualité. L'ère industrielle a modifié l'organisation du travail et les conditions d'apprentissage. Au Québec, les métiers du bois, particulièrement ceux de charpentier et de menuisier, ont longtemps emprunté cette filière de formation, basée sur un apprentissage supervisé par un maître d'œuvre. L'esprit du bel ouvrage s'est perpétué ; le langage en a gardé trace.

37. La majorité des documents et des photographies qui illustrent ce texte est tirée de ma collection personnelle. Je remercie celles et ceux qui m'ont donné accès à leur album de photographies, tout spécialement ma sœur Astrid, la mémoire vivante de la famille, de même que mon cousin Gilles Bédard qui m'a remis des documents originaux. J'adresse aussi des remerciements à une amie, Marie-Sophie Bédard, qui les a soigneusement numérisés.